



La Québécoise



LA québécoise descend en ligne droite des pionnières formées par les ursulines et dont Mme de la Peltrie disait, il y aura bientôt trois siècles, qu'elles "seraient un jour le rempart moral du pays". Ursulines et québécoises des débuts... "Nous devons, dit Sulte, à cette heureuse rencontre une partie de notre caractère national. Les hommes, livrés aux durs travaux des champs, appelés à la guerre, embauchés par la traite (commerce des fourrures), oublièrent ces traditions de la famille française où la politesse, la douceur, l'urbanité, le bon langage, les manières aimables dominent. De civilisés, nous allions devenir des demi-barbares, retourner à la rudesse des Gaulois, sans peut-être conserver la joyeuse humeur de ces grands ancêtres. Mais non ! les ursulines étaient au milieu de nous, et elles inspiraient à nos filles ces admirables vertus de la famille chrétienne et française qui nous ont empêché d'être emportés à la lame par les événements de la politique, de la guerre... Le langage même était placé sous la sauvegarde des femmes ; car, plus instruites que nous, elles maintenaient dans la famille l'accent, le vocabulaire, la grâce, "le ton de bonne compagnie" que le défricheur, le coureur des bois et le canotier devaient mettre en oubli si souvent."

Telle fut dès l'aurore de notre existence la mission de la québécoise ; et les historiens et les voyageurs sont venus, tour à tour, attester qu'elle n'avait pas failli à cette mission à la fois religieuse, nationale, familiale et mondaine. A une époque (1710) où les hommes de la colonie canadienne ne songent qu'au commerce et aux combats, le Père Charlevoix ouvre une parenthèse pour parler de la "beauté générale du sang, de la taille avantageuse de la Québécoise". Il vante le charme infini de la société de Québec, l'esprit, la gaieté qui règnent dans ces cer-

cles où chacun fait de son mieux pour que le temps passe agréablement, "tout cet agrément s'appuyant du reste sur un fond de solides vertus".

Quarante ans plus tard, Montcalm rend de pareils hommages aux charmes et aux vertus de la québécoise. Puis je saute près d'un siècle et demi et je lis dans les notes de voyage de Mme Bentzon :

"Le botaniste suédois Kalm, venu ensuite, signale le triste sort des aimables Montréalaises qui s'établissent moins vite que les Québécoises, parce que les Français qu'amènent chaque bateau ont le cœur pris au passage et se marient avant d'atteindre Montréal. J'imagine que le cœur des voyageurs d'aujourd'hui risquerait de se prendre encore s'ils voyaient, comme je les ai vues, toutes les belles demoiselles de Québec réunies en grand nombre pour figurer dans la fête donnée au profit de je ne sais quelle milice : une *parada*, la nommait-on. Fraîches et gracieuses, sous d'élégants costumes de fantaisie, elles dansèrent à ravir des pas de caractère et se surpassèrent dans le menuet. Vraiment on se serait cru chez le comte de Frontenac ou le marquis de Denonville, alors que le château, là-haut sur la falaise, n'était point une auberge, mais bien la résidence d'un gouverneur où régnaient les façons et presque l'étiquette de Versailles."

On peut remplir des volumes de pareilles appréciations écrites à toutes les époques. Il me faut me limiter à deux ou trois autres. Vous savez, sans doute, qu'il en a tenu à une Québécoise pour que Nelson brisât sa carrière et que la bataille de Trafalgar ne vint pas changer le cours des événements. Voici le fait tel que résumé par Lamartine dans sa *Vie de Nelson* : "Ayant reçu ordre de venir en Amérique, il passa quelques mois à Québec. Epris d'une ardente passion pour une belle Canadienne, d'une classe inférieure à son rang, il n'hésita pas à sacrifier son ambition à son amour et à quitter le service pour épouser celle qu'il aimait, au moment où l'escadre faisait voile pour l'Europe." Ses officiers durent le ramener de force à son bord.

Dans une chronique écrite par quelqu'un qui occupe aujourd'hui une très haute place